

L'image égyptienne peut-elle nier ?

Jean WINAND

Université de Liège

Valérie ANGENOT

Université Libre de Bruxelles

1. INTRODUCTION

On s'étonnera peut-être de nous voir reprendre l'intitulé de l'ouvrage en introduisant pour toute variante l'épithète « égyptienne », comme si l'image égyptienne revêtait un statut différent de celui des images provenant d'autres cultures. Si, comme on l'admet généralement, toute iconographie est intimement liée à la civilisation qui l'a produite, on ne s'étonnera pas de l'existence de relations, parfois étroites, entre système visuel et système linguistique au sein d'une culture donnée. Or, le système linguistique de l'égyptien se distingue de bien des manières de ceux qui nous sont familiers, à savoir ceux des langues vivantes ou mortes d'origine indo-européenne.

Notre analyse sera donc essentiellement fondée sur l'étude d'un corpus particulier, celui de la civilisation égyptienne, qui présente des limites clairement définies dans une encyclopédie particulière¹. Et puisque les systèmes que nous sommes amenés à étudier sont culturellement contraints, nous nous attacherons, en un premier temps, à présenter un aperçu du système de l'égyptien ancien, en tâchant de définir ce que l'on appelle une négation dans « nos » langues, d'une part, et en égyptien, de l'autre. Nous examinerons, ensuite, les rapports existant entre le linguistique et le figuratif au sein du corpus égyptien pour essayer de dégager comment cette image-là, en particulier, pourrait avoir la capacité de nier.

1.1. *Les multiples aspects de la négation*

Le terme de « négation » recouvre une réalité plurielle, dans la mesure où l'on peut nier :

1. Plus précisément, notre corpus ne va guère au-delà du Nouvel Empire (ca. 1000 av. J.-C.).

- de l'existant (A n'existe pas) ou du présentiel (A n'est pas présent). Certaines langues — c'est le cas de l'égyptien — font des différences entre l'existence et la présence, c'est-à-dire la présence d'une entité dans un espace et dans un temps²;
- une relation prédicative (A ne court pas);
- un circonstant (A court, mais pas dans les bois);
- une modalité (A ne peut / ne veut / ne doit pas courir);
- un niveau énonciatif (par delà l'énoncé) (Ne viens pas!);
- ...

On peut encore envisager d'autres types de négations en dehors du domaine prédicatif; une négation peut porter sur :

- une entité lexicale. Il s'agit d'une réalité extrêmement complexe, avec des variations importantes entre langues. Il faut exclure de notre champ d'investigation les termes fonctionnant par paires (« réussite » vs. « échec »). Il importe, en effet, de distinguer négation et opposition. La relation entre « réussite » et « échec » n'est pas du même ordre qu'entre « il court » et « il ne court pas »; alors que, dans ce dernier cas, la seconde proposition est bien la négation de la première, dans le premier cas, « échec » n'est pas plus la négation de « réussite », que « réussite » la négation d'« échec ». En revanche, certains lexèmes incorporent linguistiquement la polarité négative, généralement au moyen d'un affixe dit négatif : *α-* privatif du grec (cf. *a-normal*), *in-* du latin (cf. *in-nommable*), *non-* du français (cf. *non-belligérant*), etc.³
- une qualité. La négation des qualités est quelque chose de notoirement compliqué dans les langues. À côté d'oppositions linguistiquement codées (pur vs impur), on retrouve des oppositions lexicales (propre vs sale). À cela s'ajoute le fait que les qualités sont très souvent gradables, ce qui génère souvent des échelles à oppositions multiples : une série comme « chaud, pas chaud, tiède, pas froid, froid » ne se laisse pas nécessairement ordonner d'une seule manière selon des gradations fixes⁴.

Si l'on part de l'idée qu'il existe une relation entre le linguistique et le figuré, l'image s'ancre alors dans la réalité multiple des langues particulières, et non dans






-
2. WINAND, Jean, « La question de l'Être en Égypte ancienne », dans *Mosaïque. Mélanges en l'honneur de Pierre Somville*, DENOZ, DORTU ET STEINMETZ (éds), Liège, CIPL (2007), pp. 295-304.
 3. On notera avec intérêt que les langues construisent quelquefois des termes négatifs sans qu'il y ait nécessairement de pendant positif : ainsi le français connaît-il le mot *a-patride*, mais pas le simple **patride*.
 4. C'est ce qui permet des jeux de mots, comme le savoureux « Attention, c'est très tiède ! » dans *Astérix, Mission Cléopâtre*.

une hypothétique grammaire universelle⁵. Nous envisagerons donc le problème qui nous est posé en nous basant sur la relation particulière qu'entretiennent l'image et le système linguistique au sein de la culture, de l'encyclopédie au sens large si l'on préfère, dans laquelle elle s'inscrit.



1.2. La négation en égyptien ancien⁶

Il existe cinq catégories de marqueurs négatifs en égyptien susceptibles de nous intéresser ici.



1) Des adverbes négatifs :

Fait notoire, l'égyptien ancien possède plusieurs adverbes négatifs : les principaux sont *n* (écrit , c'est-à-dire avec le signe des bras écartés) et *nn* (écrit , qui résulte de la fusion de *n* et d'une particule de renforcement, *in*). En néo-égyptien, la négation *n* prend la forme *bw* () et *nn* la forme *bn* ()⁷. En égyptien de la première phase, seulement, on relève encore un adverbe négatif enclitique *w* (noté ).

2) Des verbes négatifs :

L'égyptien possède cette particularité typologique remarquable de posséder des verbes dont l'unique fonction est d'exprimer la polarité négative. Le plus commun est le verbe *tm* (, dont le sens premier signifie « être complet ». Comme auxiliaire négatif, ce verbe s'est entièrement désémantisé (si une action est complète, elle ne peut plus se poursuivre) pour exprimer la négation des formes verbales non autonomes. Le verbe *nfr* (, dont l'emploi ne survit pas au moyen égyptien, a suivi un parcours similaire. Exprimant à l'origine l'idée de perfection, il en est venu à rendre la négation en se fondant sur l'idée qu'un procès achevé (latin *perfectum*) ne peut aller plus loin⁸. On notera avec attention que ces deux verbes négatifs possèdent comme classificateur sémantique le signe des bras écartés, le même qui sert à écrire, comme phonogramme


-
5. Sans retomber dans l'hypothèse radicale de relativisme culturel dite de Sapir-Whorf, les relations multiples entre langue et culture sont difficiles à nier.
 6. Voir ORÉAL, Elsa & WINAND, Jean, *Negations in Ancient Egyptian*, Berlin, De Gruyter-Mouton (« **sous presse** »).
 7. En néo-égyptien, à la négation *bn* s'adjoint parfois un adverbe de renforcement *jn*, relié étymologiquement au *jn* qui avait servi à la formation de *nn*. Cet adverbe postposé, que l'on peut traduire originellement par « tout à fait, absolument », en viendra à supporter à lui seul le poids de la négation en copte, selon une évolution qui n'est pas sans rappeler celle du français (ne) ... pas dans le parler contemporain : voir WINAND, Jean, « La négation *bn* ... *iwnA* en néo-égyptien », dans *Lingua Aegyptia* 5 (1996), pp. 223-236.
 8. Voir WINAND, Jean, « Le beau et l'idée du beau. Les mots pour le dire », dans *Beautés d'Égypte*, WARMENBOL (éd), Treignes, CEDRAC (2002), pp. 17-24.

cette fois, les adverbes négatifs *n* et *nn*⁹. Enfin, dans des emplois plus ciblés, l'égyptien connaît encore le verbe négatif *imi* (écrit ) pour nier l'optatif et le verbe défectif *m* (écrit ) pour nier l'impératif¹⁰. Il faut bien noter que ces verbes négatifs sont complètement intégrés dans un système d'oppositions grammaticalisées. Il ne s'agit pas d'auxiliaires négatifs au sens où nous considérons cette catégorie dans le paragraphe suivant. Par exemple, la seule manière de nier un infinitif, un participe ou une forme relative en moyen égyptien est d'utiliser le verbe *tm*.

3) Des auxiliaires négatifs :

Les auxiliaires négatifs sont connus dans beaucoup de langues. Si certains d'entre eux peuvent se grammaticaliser et entrer dans la catégorie dont il vient d'être question, il s'agit généralement de verbes qui, tout en véhiculant une certaine idée de négation, connaissent encore des emplois avec leur sens plein¹¹. Les principaux sont *xm* « ignorer », *qn* « cesser », *Ab* « arrêter », *fx* « délier », *grH* « cesser », *pri* « sortir ».

4) Des préfixes négatifs :

Certains auxiliaires négatifs se sont lexicalisés : le plus connu est sans doute *xm* « ignorer », que l'on retrouve dans l'expression *i.xm(.w)-wrD* « infatigables » (« qui ignorent la fatigue »), un nom donné aux étoiles circumpolaires. L'égyptien a développé un véritable préfixe négatif provenant de la lexicalisation du pronom relatif négatif, une autre particularité de l'égyptien ancien. Ce pronom, *jwtj*  (remarquons à nouveau le classificateur des bras écartés) est un pronom relatif qui incorpore la polarité négative. À une proposition comme *xAs.t ntt nn jrp im.s* « un pays dans lequel il n'y a pas de vin » peut correspondre *xAs.t jwtt jrp im.s*, le relatif *ntt* et la négation *nn* étant remplacés par le pronom relatif négatif *jwtt* (féminin de *jwtj*). Dès le néo-égyptien, ce pronom n'est plus productif ; il sert de préfixe privatif dans une série de mots comme *atàht* « le sans-cœur » (égyptien *jwtj HAtj.f*).

D'un point de vue diachronique, le nombre et la variété de moyens permettant d'exprimer la négation vont aller en diminuant.




9. Sur les notions de classificateur sémantique et de phonogramme, voir WINAND, Jean, *Les Hiéroglyphes*, Paris, *Que sais-je ?* (2013).



10. Sur le système négatif de l'égyptien classique, on peut, en français, se référer à MALAISE, Michel & WINAND, Jean, *Grammaire raisonnée de l'égyptien classique*, Liège, CIPL, coll. *Ægyptiaca Leodiensia*, 6 (1999).

11. Voir notamment WINAND, Jean, *Temps et aspect en ancien égyptien. Une approche sémantique*, Boston-Leyde, Brill, coll. *Probleme der Ägyptologie* 25 (2006), pp. 339-347.

On notera également avec intérêt que les deux premiers états de l'égyptien (ancien égyptien et moyen égyptien) présentent une asymétrie entre les constructions positives et négatives. Dans les langues dont nous avons la pratique, la négation se forme en ajoutant un adverbe négatif à la tournure positive (il vient / il *ne* vient *pas*, il est venu / il *n'est pas* venu; he has come / he has *not* come). En égyptien de la première phase, où le système prédicatif est fondé sur un jeu d'oppositions aspectuelles, il y a très souvent asymétrie entre les constructions positives et négatives (par exemple, à la tournure de l'inaccompli iw.f sDm.f « il entend », correspond au négatif une forme de l'accompli : n sDm.n.f « il n'entend pas »)¹². Au cours de sa longue histoire, l'égyptien bascule dans un système prédicatif de type temporel, une évolution bien attestée en typologie linguistique. En copte, le dernier avatar de la langue égyptienne, les constructions positives et négatives se répondent morphologiquement, à l'exception du temps exprimant le présent d'habitude (éawsvtM vs mewsvtM).

5) Des déterminatifs négatifs :

À côté de ces marqueurs morphologiques ou lexicaux, il faut encore faire une place aux potentialités véhiculées par l'écriture égyptienne elle-même. En effet, cette écriture mêle tout à la fois des logogrammes (ou idéogrammes), des phonogrammes et des classificateurs sémantiques (ou déterminatifs). Ces derniers servent à classer les mots qu'ils déterminent dans des catégories sémantiques. Parmi le grand choix de classificateurs (entre 350 et 400 en égyptien classique), certains se sont spécialisés dans l'expression d'idées négatives ou péjoratives¹³. C'est notamment le cas de  (alouette), qui exprime l'idée de [BASSESSE, MANQUE],  (mur croulant), qui exprime l'idée de [DESTRUCTION] ou de  (bâtons croisés), qui exprime l'idée de [DESTRUCTION, MANQUE, SOUSTRACTION]. On ne peut toutefois assimiler complètement ces classificateurs dans la mesure où ils ne fonctionnent pas comme de véritables négations; c'est ainsi qu'un même mot peut à la fois exprimer une idée positive et négative juste en adaptant le choix du classificateur.

Enfin, certains classificateurs à valeur générique peuvent déterminer des mots de sens opposés : par exemple, le signe de la touffe de cheveux () se rencontre aussi bien avec des mots signifiant « être chevelu » qu'« être chauve » ; de même, le classificateur de l'homme portant la main à la bouche 

12. Sur les oppositions aspectuelles, et le jeu des négations, voir WINAND, *Temps et aspect*, op.cit; voir également, WINAND, Jean, « A Semantic Approach to the Egyptian Language: the Case of Time and Aspect. Towards a New Paradigm », dans *Lingua Aegyptia* 14 (2006), pp. 451-472.

13. Une liste systématique des mots du moyen égyptien rangés en fonction des classificateurs est donnée pour la première fois dans WINAND, Jean & STELLA, Alessandro, *Lexique du Moyen Égyptien avec une introduction grammaticale et une liste des mots présentés selon le classificateur sémantique*, Liège, PULg, coll. *Ægyptiaca Leodiensia*, 8 (2013).


accompagne aussi bien les mots exprimant des actes de parole que de silence ou de mutisme.

2. DU FIGURATIF AU LINGUISTIQUE

L'égyptien constitue, pour le sujet qui est le nôtre, une situation *a priori* idéale, car il existe une continuité entre l'écriture et la représentation figurée, et une complémentarité de fait entre les deux plans. Plusieurs principes fondamentaux commandent les rapports qui unissent le texte et l'image en Égypte ancienne. Les trois principes développés ci-dessous s'avèrent particulièrement pertinents pour notre propos.

2.1. De l'image à l'écriture : identité formelle et catégories mouvantes

Même si le système hiéroglyphique peut, dans une première analyse un peu rapide¹⁴, apparaître comme formellement figé, face à des images aux formes plus flexibles et susceptibles de variantes autour d'un même thème, il n'en demeure pas moins que dans bon nombre d'instances, groupes figuratifs et signes d'écriture apparaissent morphologiquement identiques.




Ainsi, dans une représentation funéraire où de la volaille est amenée pour alimenter l'offrande du défunt, les groupes de canards illustrés dans l'image peuvent-ils, à côté de variantes plus libres, adopter la forme de leur équivalent hiéroglyphique, à savoir trois individus à la silhouette légèrement décalée ¹⁵. Dans le texte hiéroglyphique, les trois individus servent à exprimer un pluriel conventionnel, ce que n'est pas sans suggérer l'image usant de signes lexicalisés. Ce hiéroglyphe étant lui-même issu d'une cristallisation formelle de sa figuration en image, il y a donc une continuité par auto-référence constante entre l'un à l'autre. Cette mouvance d'appartenance des signes entre les catégories « image » et « écriture » engendre le second principe.

2.2. De l'écriture à l'image : écriture en tableaux et rapatriement

Dans d'autres cas, la comparaison entre le texte et l'image montre que ce que nous qualifions d'image n'est en fait rien d'autre que l'agrandissement disposé « en tableau » de hiéroglyphes ayant glissé hors du texte, pour rapatrier leur statut

14. Il faut en effet se garder de considérer l'écriture hiéroglyphique comme un système clos : le nombre de signes, leurs formes et leurs valeurs n'ont en effet jamais cessé de se modifier au cours des temps. Il suffit de penser ici à l'époque archaïque (cf. KAHL, Jochem, *Das System der ägyptischen Hieroglyphenschrift in der 0.-3. Dynastie*, Wiesbaden, coll. GOF IV 29, 1994), ou à l'exubérance du système ptolémaïque (cf. WINAND, *Les Hiéroglyphes*, op. cit., ch. 4).

15. Mastaba de Ptahhotep II : voir FISCHER, Henry George, *L'Écriture dans l'art de l'Égypte ancienne. Quatre leçons sur la paléographie et l'épigraphie pharaoniques*, Paris, PUF (1986), p. 33. Repris et commenté par WINAND, Jean, « L'image dans le texte ou le texte dans l'image ? Le cas de l'Égypte ancienne », dans *Visible* 2 (2006), p. 145.


originel d'image. Ainsi en est-il du fameux exemple de la tombe de Raemkai, figurant un chasseur attrapant un bouquetin au lasso¹⁶. Dans cette composition, trois hiéroglyphes semblent manquer dans le texte qui surplombe la scène : le signe de l'homme tenant un bâton pour « chasseur » , la corde  et le bouquetin . Ces trois hiéroglyphes sont des déterminatifs (ou classificateurs sémantiques, voir ci-dessus 1.2.5) ; ils auraient normalement dû compléter la graphie des mots « chasseur », « lasso » et « bouquetin », écrits uniquement avec des phonogrammes, leur fonction étant de ranger dans des catégories taxinomiques les termes auxquels ils se joignent¹⁷. Or, s'ils font défaut dans la légende de l'image, ces trois signes ne sont, en réalité, pas vraiment absents de l'énoncé textuel ; ils ont tout simplement réinvesti le champ figuratif pour composer une image avec laquelle le texte forme corps. La scène figurée sous ce texte, montrant un chasseur attrapant un bouquetin à l'aide d'un lasso, n'est autre que la matérialisation figurative des trois signes manquants.

2.3. Du phonétique au visuel : jeux de sons et d'images

Si les deux premiers exemples mettent en avant des jeux formels entre texte et image, l'exemple qui suit montre que l'image égyptienne a aussi pu, par le biais de principes similaires, véhiculer du phonétique. Cette particularité de l'image égyptienne apparentée au principe du rébus — lui aussi inhérent au système hiéroglyphique¹⁸ — a souvent servi à passer sous silence certains tabous iconographiques (exemple : des signifiés à contenu sexuel) ou des concepts difficilement représentables¹⁹.

Sur un petit coffret en ivoire et ébène provenant de la tombe de Toutankhamon, sont figurés le roi, appuyé sur un bâton, et la reine Ankhesenamon lui offrant un imposant bouquet monté. Le texte qui accompagne

-
16. L'exemple est maintes fois cité en égyptologie, voir FISCHER, *op. cit.*, pp. 27-28 ; WINAND, *loc. cit.* (2006), p. 153.
 17. Sur le jeu fascinant des classificateurs sémantiques, voir les travaux fondateurs de GOLDWASSER, Orly, tels *Prophets, Lovers and Giraffes: Wor(l)d Classification in Ancient Egypt*, Wiesbaden, Harrassowitz, coll. *Göttinger Orientforschungen IV. Reihe Ägypten*, 38, 3 (2002) ; « The Determinative System as a Mirror of World Organization », dans *Göttinger Miszellen* 170 (1999), pp. 73-93 ; etc.
 18. Voir VERNUS, Pascal, « Le rébus dans l'écriture hiéroglyphique de l'Égypte pharaonique : un procédé cognitif », in *Écrire en images : le rébus dans les civilisations de l'écriture*, BRISSET, DUMORA et SIMON-OIKAWA (éds), (sous presse) et ANGENOT, Valérie, « Rébus, calembours et images subliminales dans l'iconographie égyptienne », in *Écrire en images : le rébus dans les civilisations de l'écriture*, BRISSET, DUMORA et SIMON-OIKAWA (éds), (sous presse).
 19. ANGENOT, Valérie, « A Method for Ancient Egyptian Hermeneutics », dans *Methodik und Didaktik in der Ägyptologie. Herausforderungen eines kulturwissenschaftlichen Paradigmenwechsels in den Altertumswissenschaften*, Ägyptologie und Kulturwissenschaft IV, BACKES, VERBOVSEK et JONES (éds), Munich, Wilhelm Fink (2011), pp. 255-286.

l'image indique essentiellement les titres du couple royal. Le titre de Toutankhamon est suivi de trois hiéroglyphes  — à lire mi Ra en égyptien — ce qui signifie « comme Rê (le soleil) ». Or la formule consacrée dans la titulature égyptienne est di anx mi Ra, « qu'il soit doué de vie, comme Rê ». Manque donc le segment di anx. Cette « anomalie » doit être conçue comme une indication sémiotique *notifiante* invitant à chercher ailleurs les termes manquants.

Or, en analysant l'image, on se rend compte que, phonétiquement, « offrir un bouquet » peut également se lire di anx. Une partie du texte a donc glissé dans l'image, non plus en convoquant sa forme visuelle, mais bien en appelant sa valeur phonétique, de façon à enrichir le sens d'un tableau aux allures anodines. Ce n'est pas seulement un bouquet de fleurs qu'Ankhesenamón offre à son époux; elle lui fait aussi le don de la Vie, concept irreprésentable en soi, mais également irreprésentable — pour des raisons de bienséance — par ses éventuels dérivés tropologiques (rapports sexuels, accouchement...) ²⁰.

C'est, à notre sens, de tels mécanismes qu'il conviendrait de questionner dans la mesure où eux seuls sont susceptibles d'introduire une négation effective dans l'image.

3. LA NÉGATION DANS L'IMAGE ÉGYPTIENNE

Il nous paraît évident dès l'abord que les images devraient avoir la faculté de nier toutes sortes d'aspects exogènes au domaine prédicatif, dans la mesure où même un texte affirmatif y parvient. Lorsque Gérard de Nerval dans *El Desdichado* affirme, par exemple : « Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, le prince d'Aquitaine à la tour abolie », il arrive à charrier un sens tout entier négatif sans jamais faire usage de *la* négation à proprement dit ²¹.

On comprend bien, cependant, que le champ couvert par les contributions à ce volume dépasse largement la question précise « l'image peut-elle être lue tel un énoncé strictement négatif, excluant toute lecture alternative sur un mode affirmatif? ». Il nous a néanmoins semblé que cette question devait tenir une place fondamentale au cœur du débat, c'est pourquoi nous l'approfondissons au § 3.2.

En tant que matérialisation « positive » d'un énoncé, l'image affirme forcément ce qu'elle donne à voir. Si elle peut nier, elle ne le pourra — en raison justement de cette matérialisation — qu'en portant sur des pans ou des aspects exogènes de l'énoncé plutôt que sur son contenu énonciatif : sur un statut, une

20. ANGENOT, *loc. cit.*, « A Method for Ancient Egyptian », p. 264.

21. Ténébreux [négation de la lumière par association d'idées culturellement marquées en opposition paradigmatique : lumière *versus* ténèbres]; veuf [négation par négativité incluse dans le terme : veuf = qui *n'a plus* d'épouse]; inconsolé [négation de l'espoir par affixe négatif « in »]; tour abolie [négation de l'existant inclus dans le terme « abolir » = supprimer, nier l'existence (ici, des biens matériels)].

iconologie, une réalité, un droit, une appartenance... Elle peut par ailleurs nier certaines parties de son contenu — mais souvent pour mettre en exergue une valeur positive du message — en mettant en œuvre des mécanismes qui ne nient que par contradiction, par référence à un autre énoncé affirmatif duquel elle se distancie par comparaison, absence, différence, etc.

3.1. *Les négations exogènes (externes au domaine prédicatif)*

3.1.1. La négation par différence

Un des moyens dont dispose l'image pour exprimer du négatif est de le faire en introduisant une différence par rapport soit à une attente²², soit à un élément coprésent.





– L'attente déçue

À l'issue de la célébration de son jubilé (fête *heb sed*), le pharaon Akhenaton (XIV^e s. av. J.-C.) se fait ériger des statues colossales²³ dans son temple atoniste de Karnak, dont certaines, dépourvues de pagne, apparaissent comme asexuées. Cette nouveauté iconographique surprend par son caractère insolite. Deux attentes sont déçues : on se serait tout d'abord attendu à ce qu'un pagne recouvre l'intimité du roi, mais cette absence se justifie par la mise en avant d'une autre particularité : l'absence d'organes génitaux du pharaon. L'attente déçue ne se conçoit ici qu'en comparaison avec un référent empirique humain proposant deux options, *tertio non datur* : soit des organes masculins (ce qui est attendu ici), soit des organes féminins. L'artiste a lissé l'entre-jambe de façon à ce qu'il n'y ait aucun doute à ce sujet, le roi ne se présente pas non plus comme un principe féminin²⁴. Dans ce cas-ci, l'absence d'organes génitaux renvoie probablement à l'idéologie d'Akhenaton et à son dieu unique, Aton, dont les textes nous apprennent que, dans son unicité, il est à la fois mère et père de tout être²⁵.

-
22. On notera un phénomène identique dans l'emploi de tournures négatives dans l'instance de la narration. Dans les constructions chargées de faire progresser le récit, l'emploi d'une négation est excessivement rare ; elle correspond généralement à la négation d'une attente ou d'une habitude. C'est ainsi qu'en néo-égyptien, le pourcentage de constructions négatives dans les propositions exprimant la séquentialité ne dépasse pas 4 % : voir WINAND, Jean, « La progression au sein de la narration en égyptien. Éléments d'une grammaire du texte », dans *BIFAO* 100 (2000), pp. 414-415.
 23. LEBLANC, Christian, « Piliers et colosses de type "osirique" dans le contexte des temples de culte royal », dans *BIFAO* 80 (1980), pp. 88-89.
 24. En dépit de certaines interprétations allant dans ce sens. HARRIS, John, « Akhenaten or Nefertiti ? », dans *Acta Orientalia* 38 (1977), pp. 5-10 ; VANDERSLEYEN, Claude, « Amarnismes : le "disque" d'Aton, le "roi" asexué », dans *Chronique d'Égypte* 59 (1984, pp. 5-13) ; REEVES, Nicholas, *Egypt's False Prophet Akhenaten*, New York / Londres, Thames and Hudson (2001), p. 147, p. 165.
 25. Petit hymne à Aton. LABOURY, Dimitri, *Akhenaton*, Paris, Pygmalion (2010), p. 450.

L'absence de sexe n'est donc pas, en soi, la négation de l'appartenance du roi à un genre. Elle pose plutôt un postulat positif qui l'assimile à la sphère divine et à son double pouvoir créateur. Il y a une différence entre le signifiant, le plan de l'expression, qui manifeste une absence, et le signifié, un message qui s'avère positif.

– La différenciation en présence

Le second exemple nous renvoie aux particularités de la grammaire égyptienne et à sa capacité d'exprimer la négation non seulement par des adverbes, des verbes, mais aussi par des auxiliaires de négation. Nous avons vu que l'auxiliaire Abj (lire /abi/)  « cesser », pouvait exprimer la négation par « arrêt, absence de mouvement »²⁶. Le choix des hiéroglyphes relève à la fois du phonétique et du visuel. Au logogramme qui prend la valeur *ab* , on a adjoint un complément phonétique *b*  pour en préciser la lecture, auquel on a superposé le classificateur , la main avec la paume vers le bas. La superposition de ces deux signes aux fonctions distinctes a pour effet de suggérer visuellement ce que Abj est supposé traduire, c'est-à-dire la main qui tempère un mouvement²⁷.

Dans les statues-triades du roi Mykérinos (fig. 1), retrouvées dans son temple funéraire à Gizeh, le pharaon est représenté entre une figuration de la déesse Hathor à sa droite et la personnification d'un nôme (province), à sa gauche²⁸. Dans ces groupes, le roi avance invariablement un pied pour indiquer l'action et le mouvement, dans une instanciation de sa fonction royale. La déesse Hathor, quant à elle, décale légèrement le pied gauche par rapport au droit; ce décalage discret la place à un autre degré d'existence que le roi. En revanche, la personnification du nôme, qui est pure conceptualisation d'une réalité iconiquement²⁹ irréprésentable, est figurée les deux pieds joints.

La représentation du mouvement véhicule dès lors un caractère négatif par degrés, par opposition, par différenciation à trois termes entre les objets en présence : « mouvement / mouvement potentiel / *pas de* mouvement ». Mais cette absence de mouvement ne nie pas l'énoncé en soi; elle ne signifie pas « le nôme n'est pas en mouvement ». Ce qu'elle souligne, c'est la réalité ontologique de la personnification du nôme, qu'elle marque comme une entité abstraite, comme un trope; ce qu'elle oblitère, c'est le rapport iconologique entre la figuration du nôme et son

26. Pour être précis, l'auxiliaire Abj exprime fondamentalement un égressif. Voir WINAND, *Temps et aspect*, op. cit., p. 343.

27. Le signe de la main, paume tournée vers le bas, peut avoir à lui seul la valeur grH « arrêter ».

28. Ou vice versa. L'inversion de cet arrangement indique la position originelle de la statue dans l'allée du temple, à droite ou à gauche.

29. Dans le sens d'icône peircienne. Voir : PEIRCE, Charles Sanders, *Collected Papers*, HARTSHORNE & WEISS (dirs), Cambridge [Mass.], The Belknap Press of Harvard University Press.

existence empirique. Elle ne vise pas à l'annihiler (comme nous allons en voir des exemples par la suite), mais bien à induire le mode sur lequel l'image doit être lue, à savoir un mode tropologique, une personnification³⁰.

La qualité iconique de l'image est ainsi niée par un jeu subtil portant sur une capacité linguistique à nier par un auxiliaire d'absence de mouvement. Néanmoins, au-delà d'un rapport purement grammatologique, cette négation s'appuie probablement davantage sur un fond épistémologique qui caractérise la culture égyptienne et permet de considérer, par glissement métaphorique, l'absence de mouvement comme une forme de négation, ou plutôt comme une des oppositions paradigmatiques possibles au sens porté par la figuration du mouvement (mouvement *versus* mouvement potentiel *versus* pas de mouvement).



Fig. 1. Une triade de Mykérinos – Hathor, le roi et un nôme.

30. DUPRIEZ, Bernard Marie, *Gradus. Les procédés littéraires*, Union générale d'éditions, Paris (1984), pp. 344-346.

3.1.2. La négation tropologique (synecdoque, métonymie, euphémisme, litote...)

Anomalie notoire du corpus iconographique égyptien, en dépit de la multiplication des scènes de banquets au Nouvel Empire et d'une longue tradition de scènes de repas funéraires dans l'imagerie des tombes, jamais personne n'est figuré en train de manger en Égypte ancienne³¹. En réalité, si personne ne mange « iconographiquement » parlant, tout le monde y mange bel et bien « sémiotiquement » parlant. Les Égyptiens ont, en effet, choisi le moment où la personne approche sa main de la nourriture pour signifier l'action de /manger/ et non celle où elle porte les aliments à la bouche. Ils ont fait le choix d'une synecdoque, d'un des moments possibles du déroulement chronologique de l'action, mais qui n'en traduit que la potentialité plutôt que l'actualisation, par euphémisme et ce, peut-être pour des raisons de tabou iconographique.

Le choix de cette synecdoque précise plutôt que d'une autre, pourrait finalement avoir pour effet de sembler nier l'action signifiée, puisqu'on emploie une icône où l'on ne mange pas pour signifier « manger ». Or, l'image n'est pas à comprendre « le défunt ne mange pas (encore) », mais bien « le défunt mange ». La négation ne porte donc, une fois de plus, pas sur le contenu de l'énoncé. Ce qui est nié ici, c'est un autre pan du discours : sa licence expressive dans un contexte culturel donné.

Par ailleurs, outre le tabou qui frappait peut-être certains aspects triviaux de la vie tels que le manger, il est très vraisemblable que le choix de cette synecdoque particulière³² recèle également un jeu de mots portant sur l'homophonie entre *wnm* (manger) et *wnmi* (la main droite)³³, des motivations multiples caractérisant toujours le choix des motifs iconiques en Égypte ancienne³⁴.

3.1.3. Les négations pragmatiques

– La négation de l'iconicité du signe

De la même manière, le caractère iconique du texte peut lui aussi être nié dans les cas où il présente un danger potentiel. Cette négation de l'iconicité du signe d'écriture a pour but son annihilation et sa maîtrise.

Dans les *Textes des Pyramides*, les hiéroglyphes potentiellement dangereux sont, en effet, quelquefois tronqués, mutilés ou maîtrisés par des couteaux prêts à les transpercer (fig. 2). Cela se justifie par une des caractéristiques de l'image

31. À l'exception notoire de la famille royale à l'époque amarnienne, pour des raisons d'ordre épistémologique et idéologique.

32. Plutôt que d'une des autres synecdoques possibles du déroulement de l'action, comme ce sera le cas à d'autres époques.

33. ANGENOT, Valérie, *loc. cit.* « Rébus, calembours... ».

34. Voir ANGENOT, *loc. cit.* « A Method for Ancient Egyptian... ».

égyptienne selon laquelle elle aurait le pouvoir, une fois tracée dans son intégrité, de venir à la vie. L'écriture et le dessin sont, en effet, en Égypte, des actes créateurs qui font vivre ce qu'ils donnent à voir³⁵.

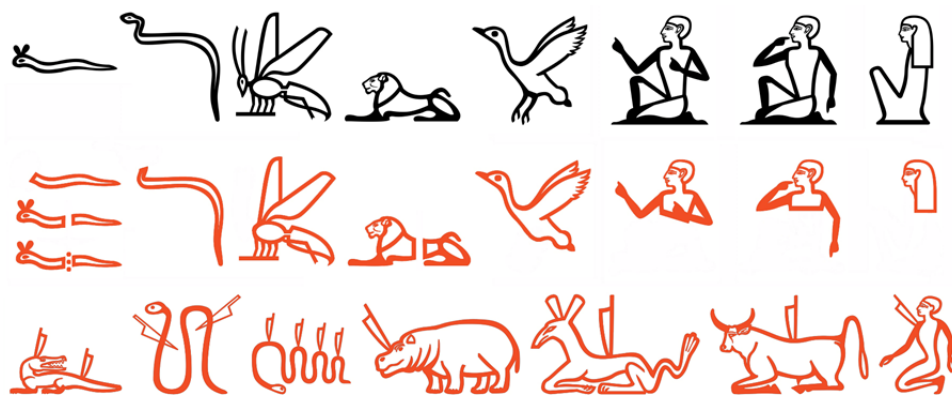


Fig. 2. Les hiéroglyphes mutilés.

Ces mutilations nous disent, dans le cas par exemple de la vipère coupée en deux ou décapitée : « ceci n'est pas une vipère », « ceci est un pronom de la 3^e personne du singulier / ceci est un phonème *f* ». La mutilation du signe réduit ses potentialités à sa seule fonction d'élément grammatical ou phonétique, oblitérant ainsi sa valeur iconique. Mais toute image, même déchargée (elles ne le sont jamais vraiment) de sa valeur iconique possède toujours la capacité de se voir douée de vie. Des moyens devaient dès lors être mis en œuvre pour l'empêcher de rallier son statut originel et mettre ainsi en péril la renaissance du roi. Ce qui est nié ici, c'est bien l'iconicité du signe ; on cherche à neutraliser la potentialité pragmatique de son retour vers un statut d'image porteuse de vie.



– L'image maîtrisée ou annihilée

Des mutilations peuvent aussi avoir lieu *a posteriori*, de façon, par des procédés magiques, à annihiler ou maîtriser une image préexistante. Dans ces cas, ce n'est pas l'iconicité du signe qui est niée mais ce qu'il représente, ce qu'il incarne, c'est-à-dire sa valeur sémantique.

Les *Ersatzköpfen*, ou têtes dites « de remplacement », sont des têtes grandeur nature, sculptées avec grand soin dans du calcaire, puis jetées au fond des puits funéraires des mastabas de l'Ancien Empire. On a voulu y reconnaître des figurations du défunt, destinées à palier la décomposition du cadavre. Cette interprétation essentiellement fondée sur une conception moderne du portrait n'arrive pas

35. Le sculpteur est, par ailleurs, appelé « sanx », en Égyptien, « (celui qui) fait vivre », un nom composé de la préformante « s » de causativité et du verbe anx, « vivre ».

à rendre compte de la présence multiple de ces têtes au fond des puits, ainsi que de traces secondaires, plus rudimentaires, qui contrastent volontairement avec la finesse de la sculpture : un trait grossier en pointillés sur tout le pourtour de la base du cou, les oreilles frustement arrachées à coup de ciseau, une profonde entaille irrégulière à l'arrière du crâne... L'explication la plus convaincante est de reconnaître en ces têtes des figurations d'ennemis du mort jetées au fond des puits, dans une perspective apotropaïque, après avoir subi des rituels d'anéantissement visant à les empêcher de renaître dans l'au-delà et d'ainsi nuire encore au défunt³⁶.

Ces rituels sur des statues, dans la forme qu'ils adoptent, renvoient à des pratiques culturelles égyptiennes de châtement des ennemis, telles que l'ablation des oreilles (stigmatisation des criminels) ou la décapitation (sanction pénale)³⁷. La troisième trace, celle de l'entaille à l'arrière de la tête, semble renvoyer — quant à elle — à du lexical. En effet, il n'existe pas (ou plus à l'Ancien Empire) d'action punitive correspondant à une telle blessure. Par contre, le signe hiéroglyphique lexicalisé pour représenter la mort figure un homme se plantant une hache dans la tête . Ce signe est vraisemblablement une réinterprétation d'un signe plus ancien : un homme / ennemi avec un filet de sang sortant de la tête . On a donc ici, en plus du châtement corporel empirique, affaire à une mise à mort lexicale du sujet tout à fait surprenante.

L'être figuré par l'image tridimensionnelle n'est pas nié *a priori*. Au contraire, son existence est d'abord affirmée, avant d'être annihilée par des rituels magiques.

La maîtrise originelle de son iconicité telle qu'évoquée ci-dessus pour les hiéroglyphes (§ 3.1.3.) se manifeste par le fait que ces statues ne présentent, dès le départ, qu'une tête sans corps ; une tête qui a valeur de synecdoque, de partie pour le tout (§ 3.1.2.). Cela répond à une nécessité pratique. Pour pouvoir mettre à mort une image, il faut préalablement lui donner vie. Mais donner vie à une image dangereuse est un acte risqué ; on la maîtrisera donc dès l'origine par une version tronquée d'elle-même qui aura le pouvoir de représenter l'ennemi tout en restreignant sa capacité d'action, avant de lui faire subir une mise à mort rituelle.

Dans le registre de l'épigraphie, les Égyptiens ont également pratiqué assez tôt le martelage du nom. En dehors des cas — par ailleurs fréquents — où cette pratique vise un but pratique, la réutilisation (l'usurpation dans certains cas) d'un monument édifié par un prédécesseur, le martelage correspond généralement à un acte de *damnatio memoriae*. Les cas les plus célèbres sont ceux de la reine

36. TEFNIN, Roland, *Art et magie au temps des pyramides : l'énigme des têtes dites « de remplacement »*, Bruxelles, Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, coll. *Monumenta Aegyptiaca V* (1991).

37. TEFNIN, *op. cit.*, pp. 83-89.

Hatchepsout, dont le nom sera éradiqué des monuments par son royal neveu Thoutmosis III, et bien sûr d'Akhénaton et de ses successeurs immédiats, en réponse à son « hérésie » religieuse. En l'espèce, il s'agissait d'un prêtre pour un rendu dans la mesure où Akhénaton avait lui-même largement persécuté le nom d'Amon sur les monuments égyptiens.

Dans les inscriptions funéraires privées, le propriétaire de la tombe met d'ailleurs en garde — et ce dès l'Ancien Empire — ceux qui chercheraient à effacer les inscriptions. Les *ex-voto*, les dédicaces, les inscriptions commémoratives sont ainsi très souvent accompagnées d'imprécations contre ceux qui les mutileraient ou les effaceraient, car ce serait porter un coup fatal à leur efficacité³⁸.

C'est cette même idée de maîtrise et de restriction de l'efficacité que l'on retrouve dans cette surenchère de précautions prises à l'encontre des diverses potentialités du signe, qu'elles soient iconiques, sémantiques ou lexicales.

– Interdiction, conjuration, refus, prohibition...

L'image peut encore évidemment exprimer un acte pragmatique négatif tel que l'interdiction, le refus, la conjuration, etc. en faisant figurer la modalité gestuelle qui renforce généralement les énoncés verbaux de cet ordre.

L'exemple le plus fameux en égyptologie est le geste de la « conjuration du crocodile ». Dans les figurations funéraires du passage à gué des troupeaux, les paysans sont souvent représentés en train d'esquisser un geste : poing fermé, index tendu vers l'eau³⁹. Ce geste est destiné à conjurer les actions potentielles d'un éventuel crocodile qui serait tapi dans les eaux peu profondes et guetterait l'occasion propice d'attraper un veau. Ce geste constitue un signe d'empêchement qui signifie « ne bouge pas ! » et est destiné à agir magiquement pour figer l'animal sur place⁴⁰.

La figuration de ce geste de conjuration renvoie donc à un énoncé verbal négatif lié à un acte pragmatique. Cependant, cet énoncé verbal n'est que putatif, dans la mesure où il est absent du texte accompagnant la scène. Les bulles de dialogues qui accompagnent les scènes de conjuration du crocodile dans les

38. Voir WINAND, Jean, « Les décrets oraculaires pris en l'honneur d'Hénouttaouy et de Maatkaré (X^e et VII^e pylônes) », dans *Cahiers de Karnak* 11 (2003), pp. 603-710.

39. DOMINICUS, Brigitte, *Gesten und Gebärden in Darstellungen des Alten und Mittleren Reiches*, Heidelberg, Heidelberg Orientverlag, coll. SAGA. 10 (2004), pp. 131-143.

40. ALTENMÜLLER, Hartwig, « Ihy beim Durchtrieb durch die Furt. Bemerkung zu Gestalt und Funktion eines Gottes », dans *Religion und Philosophie im Alten Ägypten. Festgabe für Philippe Derchain zu seinem 65. Geburtstag am 24. Juli 1991*, VERHOEVEN & GRAEFE (éds), Louvain, Peeters, coll. OLA 39 (1991), pp. 17-27 ; ALTENMÜLLER, Hartwig, « Bemerkung zum Hirtenlied des Alten Reiches », dans *Chronique d'Égypte* 49/96 (2009), pp. 211-231 ; AUFRÈRE, Sydney, « Dans les marécages et sur les buttes du Nil, la peur, le destin et le châtement dans l'Égypte ancienne », dans *ENIM* 4 (2011), pp. 51-79.

tombes égyptiennes ne constituent pas l'énonciation de cette conjuration, mais renvoient à des dialogues entre paysans, s'avertissant mutuellement du danger potentiel de l'« aquatique » tapi dans l'eau⁴¹. Il ne constitue donc pas la modalité gestuelle qui accompagnerait des paroles concrètes, univoques et connues; il a valeur en soi comme acte magique de conjuration.

Il se distingue en cela d'autres types d'actes pragmatiques dépeints en art, tel le fameux « *Noli me tangere* » (« Ne me touche pas »), thème récurrent dans la peinture de la Renaissance, qui illustre un passage de la Bible au cours duquel Jésus ressuscité s'adresse à Marie-Madeleine pour lui interdire de le toucher avant qu'il ne rejoigne le royaume des cieux. Ce passage est invariablement illustré par un Jésus levant la main en signe d'interdiction pour arrêter le mouvement de la sainte.

De telles images possèdent un référent textuel précis qui se matérialise en un énoncé négatif⁴². Il faudra donc considérer que l'image a la capacité de traduire un énoncé négatif de manière différée, par renvoi à un élément textuel sous-jacent, absent ou présent dans l'image. S'il est absent, cet énoncé textuel se devra d'être connu, univoque et figé, sans quoi rien n'empêcherait de le lire sur un mode affirmatif (ex. : « Arrête-toi »).

Les représentations de la très célèbre bataille de Qadesh (XIII^e s. av. J.-C.), une cité sur l'Oronte longtemps disputée entre les Égyptiens et les Hittites, ont été transmises par plusieurs sources, au premier rang desquelles il faut compter les scènes figurées du Ramesseum et du temple d'Abou Simbel. Ces représentations sont souvent accompagnées de textes, dans lesquels on trouve parfois des déclarations négatives.

Le roi Ramsès II, figuré en taille héroïque, s'élance sur son char pour piétiner les ennemis hittites; le roi hittite, figuré en taille réduite au milieu de ses soldats, s'apprête à fuir en char; la scène le montre tourné vers l'arrière en direction de Ramsès. Les légendes qui accompagnent les scènes insistent sur le fait que Ramsès est seul au milieu des ennemis, « personne d'autre n'était avec lui »⁴³, tandis que Muwatalli, le roi hittite, est dépeint comme un pleutre « au milieu de son armée et de sa charrierie; il est tourné vers l'arrière et il n'ose pas sortir pour combattre par peur de Sa Majesté ».

Quand on lit l'image, on constate les oppositions suivantes :

- Ramsès II combat vs Muwatalli ne combat pas.

41. Une représentation en est donnée dans le mastaba de Ti : voir WINAND, *L'image dans le texte*, loc. cit., fig. 8; DOMINICUS, *Gesten und Gebärden*, op.cit., fig. 43b.

42. *La Bible*, Jean 20.17 : « Dicit ei Jesus : *Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrem meum : vade autem ad fratres meos, et dic eis : Ascendo ad Patrem meum, et Patrem vestrum, Deum meum, et Deum vestrum* ».

43. Dans le récit de la bataille, ce motif revient une quinzaine de fois.

- Ramsès II avance seul au devant de son armée vs Muwatalli est entouré de son armée.

Le roi hittite est représenté debout sur son char, le corps tourné vers Ramsès. Il lève le bras droit devant lui dans une attitude qu'il faut peut-être interpréter comme une négation, un refus du combat. La composition de la version d'Abou Simbel est un peu différente, mais on retrouve le roi hittite sur son char prêt à partir, dans la même attitude. La légende qui l'accompagne précise que le roi a le visage tourné; le verbe utilisé est *ann* « se retourner », accompagné ici de manière exceptionnelle du classificateur du refus 𓂏 , qui renvoie directement à l'attitude du roi.

3.2. Les images parlantes : le refus oraculaire


L'exemple qui suit évoque une autre capacité qu'aurait l'image de traduire un énoncé négatif, sans qu'on puisse réellement démontrer cette capacité par des arguments concrets.

Dans l'Égypte ancienne, il était d'usage de consulter le dieu pour les décisions importantes, touchant notamment au fonctionnement de l'État. Cette pratique est surtout connue au Nouvel Empire et au début de la Troisième Période Intermédiaire. Pour ce qui est des consultations oraculaires publiques, le dieu se manifestait par le biais de sa statue, installée dans la cabine d'une barque portative et dissimulée aux yeux de tous. Le dieu devait choisir entre deux textes qui lui étaient soumis, l'un au mode positif, l'autre au mode négatif. Le choix de la divinité se marquait par un mouvement de la barque en direction du texte qu'il avait élu. Dans une autre procédure, le dieu devait répondre affirmativement ou négativement à une question qui lui était posée. À nouveau, la volonté divine se transmettait par un mouvement de la barque : si celle-ci se laissait aller vers l'avant, le dieu acquiesçait à la demande; dans le cas d'un refus, la barque effectuait un mouvement de recul⁴⁴.

D'un point de vue purement pragmatique, il est évident que les représentations de décisions défavorables de l'oracle sont *a priori* exclues. Il y a peu de chance de jamais rencontrer d'image pour signifier le « non » divin. Si représentation il y a, ce sera évidemment parce que la personne qui en fut bénéficiaire aura reçu un jugement positif.

Dans les textes oraculaires, l'acquiescement de la divinité s'exprime par le verbe *hnn* qui signifie au propre « s'incliner ». Le déterminatif de ce verbe est le

44. Sur les pratiques oraculaires dans l'Égypte ancienne, voir KRUCHTEN, Jean-Marie, *Le Grand Texte oraculaire de Djéhoutymose, intendant du domaine d'Amon sous le pontificat de Pinédjem II*, Bruxelles (1986); RÖMER, Malte, *Gottes- und Priesterherrschaft in Ägypten am Ende des neuen Reiches*, Wiesbaden, Harrassowitz (1994); WINAND, Jean, *Les Décrets oraculaires pris en l'honneur d'Hénouttaouy et de Maatkarê*, op. cit.

bras fléchi avec la paume de la main tournée vers le bas . Or, il se fait que, dans les représentations des consultations oraculaires qui ont été conservées, certains porteurs présentent, dans une position qui paraît assez peu naturelle vu le poids de la barque, un bras fléchi avec la paume de la main dirigée vers le bas. Ce geste pourrait être une allusion discrète à ce verbe *hnn*. Cela voudrait dire, pour qui sait lire l'image, que le dieu a répondu de manière positive. On peut dès lors supposer que, si le refus du dieu avait été « représentable », il l'eût été par l'usage de moyens similaires.

La question de l'image parlante, même si elle ne peut être illustrée par un exemple concret de refus iconographique, cadre néanmoins tout à fait avec notre propos, dans la mesure où, la statue et la barque du dieu, sans être des figurations bidimensionnelles, n'en sont pas moins des images, des représentations du divin. Or, il a fallu, pour faire fonctionner ces oracles, que les Égyptiens imaginent la façon de faire parler ces images, de leur donner le pouvoir de dire « oui » ou « non ». Et c'est une fois de plus par le mouvement (cf. § 3.1.1.), cette fois ancré sur une opposition « avant / arrière », qu'ils sont parvenus à le faire. On notera cependant que la négation — qui traduit en fait un refus : « arrière » pour « non » — ne vaut que par le contraste qui l'oppose à sa variante paradigmatique « avant » pour « oui » (cf. § 3.1.1.). Le recul, qui est une manière de marquer de la distance par rapport à quelque chose que l'on rejette, est une attitude assez banale dans beaucoup de civilisations. Dans la phraséologie égyptienne, l'expression « loin de moi ! » est, par exemple, courante pour exprimer la dénégation face à une accusation sur le plan pénal⁴⁵.





3.3. La négation effective

Nous avons vu plus haut la flexibilité qui caractérise le système figuratif égyptien et la capacité qu'a le grammatical d'investir l'image par le biais de jeux à la fois phonétiques et visuels.

S'il est une façon dont l'image égyptienne peut réellement parvenir à transmettre un énoncé exclusivement négatif, c'est probablement par le biais de tels jeux, puisque, donnant en quelque sorte la main au signe hiéroglyphique, l'image égyptienne, par sa double appartenance à l'image et à l'écriture est en effet susceptible de véhiculer du linguistique. La négation serait alors *réellement* effective, c'est-à-dire qu'elle ne nierait ni l'iconicité du signe, ni son signifié, ni un concept attachant à l'énoncé ; qu'elle ne se limiterait pas à être porteuse d'une simple « polarité » négative, mais parviendrait, d'elle-même et sans alternative possible, à exprimer une négation.

45. La formulation est régulière dans le dossier des pilliers de tombes, à la fin du Nouvel Empire : voir WINAND, Jean, « Words of Thieves. How to Keep the Record Straight », dans *Beyond Free Variation: Scribal Repertoires in Egypt from the Old Kingdom to the Early Islamic Period*, CROMWELL & GROSSMAN (éds), Oxford, Oxford University Press (2012), pp. 1-29.

Nous avons déjà étudié les possibilités qu'offraient, dans cette perspective, les verbes et adverbess exprimant la négation en égyptien :

- *nfr* (dont on retiendra le signe , la trachée et le cœur),
- *tm* (dont on retiendra le signe , le traîneau),
- *bn* (dont on retiendra les signes , la jambe et la vague d'eau),
- et *n* (dont on retiendra le signe , les deux bras, épaules levées avec mains exposées vers le haut).

Les verbes *nfr* et *tm* posent problème dans une perspective d'application négative, car ils renvoient étymologiquement à des notions on ne peut plus positives. Ils expriment, en effet, deux aspects de l'achèvement : la perfection, avec une dimension esthétique (*nfr*) et la perfection résultant d'une complétude (*tm*)⁴⁶.

3.3.1. *Nfr*

S'il existe de fait des jeux d'images mettant ce signe en scène, un survol rapide du corpus montre que seul le sens étymologique fondamental est concerné (beauté, perfection). Dans son acception négative, le signe de la trachée semble confiné aux énoncés linguistiques.

L'apparition dans l'image du signe de la trachée et du cœur, souvent tripliqué en un collectif⁴⁷, évoquera la beauté esthétique caractérisant un objet, un concept ou une divinité. Il existe, par exemple, des cuillers à fard —objets de beauté par excellence — dont le manche est constitué d'une jeune fille nue portant trois signes *nfr*⁴⁸ sur les mains et la tête, allusions évidentes à la beauté esthétique qui émane de l'usage d'un tel objet. Ce n'est pas ce que nous recherchons ici.

3.3.2. *Tm*

Le traîneau apparaîtra généralement dans l'image pour exprimer la perfection par complétude. *Tm* exprime fondamentalement qu'une entité est complète, intègre, c'est-à-dire qu'il ne lui manque aucune de ses parties⁴⁹.

Le jeu de *senet*, par exemple, est parfois posé sur un traîneau⁵⁰. Cela ne tient à aucune raison pratique, mais se justifie pleinement dans une perspective symbolique. Ce jeu qui rappelle un peu le jeu de dames, avec un système de cases et de

46. On notera que les deux termes sont réunis dans le nom divin Néfertoum.

47. Par iconicité, la répétition d'un signe (logogramme ou classificateur), parfois de tout un mot est une des manières de noter le pluriel en égyptien, surtout à l'époque archaïque.

48. Comme par exemple la cuiller à fard du Rijksmuseum van Oudheden de Leiden. WINAND, « Le beau et l'idée de beau. Les mots pour le dire », *loc. cit.*, p. 18.

49. C'est, par exemple, la qualification que l'on donne à l'œil d'Horus, une fois que toutes ses parties ont été rassemblées.

50. SILVERMAN, David, *Masterpieces of Tutankhamun*, New York, Abbeville Press (1978), pp. 70-71.

pions, se rapproche davantage — dans le principe — de la marelle; à l'issue de la partie, le joueur atteint le ciel et la résurrection⁵¹. L'avancée du jeu est une métaphore de l'accomplissement du destin du ou des joueurs, par l'accumulation des étapes, case après case. C'est à cet aboutissement que renvoie le traîneau.

L'acception négative, comme on l'a déjà noté, provient de l'idée, simple, qu'un procès, une fois arrivé au terme des étapes qui le constituent, ne peut aller plus loin et s'arrête. L'égyptien est ainsi passé de la notion première « ne plus faire » à « ne pas faire ». L'évolution est achevée à l'époque historique. On pourrait donc s'interroger si, dans un contexte approprié, osons le mot, métaphysique, le terme serait susceptible — dans une certaine mesure évidemment — de véhiculer une forme de négation. Nous sommes évidemment conscients des dangers, toujours présents, de verser dans une surinterprétation qui serait malvenue.

Les Égyptiens ont appréhendé le monde en le classant, puis en établissant des liens entre les différentes catégories taxinomiques, entre des objets ou des concepts apparentés par leur forme, leur assonance, leur puissance d'évocation mutuelle. C'est ainsi qu'un objet ou un signe pourra jouer sur plusieurs plans — en principe distincts — sans qu'il y ait incompatibilité. C'est ce qu'on appelle la multiplicité des points de vue, que l'on retrouve d'une manière générale dans le mode de pensée « aspective », illustré dans l'Égypte de l'Ancien et du Moyen Empire, par opposition à une vue intégrant davantage la perspective, c'est-à-dire l'organisation des choses par référence à un point focal, qui s'impose, par exemple, dans le système linguistique de l'égyptien de la seconde phase⁵². Cette stratification des sens a été inlassablement exploitée par les Égyptiens dans la création de leurs motifs visuels⁵³.

Pour en revenir au traîneau, ce dernier sera dès lors susceptible de plusieurs lectures en fonction du point de vue considéré :

- d'un point de vue pragmatique, le traîneau est un objet qui sert à transporter des objets lourds, tels, notamment, le mort dans sa bière, son cercueil et son matériel funéraire lors des enterrements;
- d'un point de vue métaphorique, le traîneau est le véhicule qui emporte le mort vers son ultime destin;
- d'un point de vue grammatical, le signe du traîneau peut exprimer la négation;

51. PUSCH, Edgar, « *Das Senet-Brettspiel im Alten Ägypten* », *Journal of Archaeology* 70 (1984), pp. 172-180.

52. Sur ce point central, voir WINAND, Jean, *Réflexions sur l'anthropologie du temps. Le cas de l'Égypte ancienne. Questions et méthodes*, Liège, CIPL, coll. *Bibl. de la Faculté de Philosophie et Lettres* 286 (2003), pp. 17-35.

53. ANGENOT, *loc. cit.*

- d'un point de vue lexical, il exprime un achèvement, par addition des parties;
- d'un point de vue métaphysique, le motif contribuera tout à la fois par ses aspects pragmatique, métaphorique, grammatical et lexical à exprimer une négation de la mort par achèvement, par glissement vers un accomplissement, celui que constitue la résurrection;
- l'homophonie entre *tm.t*⁵⁴ « traîneau » et *tm* « être complet », fait intervenir une autre condition à la résurrection : l'intégrité corporelle du défunt dont les membres sont rassemblés par le processus de momification selon le modèle du mythe osirien.

À l'issue de son parcours en traîneau, la momie sera dressée devant la tombe et ramenée à la vie par le rituel d'ouverture de la bouche. Les textes des tombeaux royaux de l'Ancien Empire incitent alors le défunt à se lever pour outrepasser cette mort qui est niée : « Lève-toi, ô roi Untel, car tu n'es pas mort » (*Textes des pyramides* § 657e, 373).

La négation de la mort apparaît donc en filigrane et sous-jacente à la figuration du traîneau en contexte funéraire, par accumulation, redondance et association d'idées. Mais il ne s'agit pas encore ici d'une négation effective; elle demeure très conceptuelle et allusive.

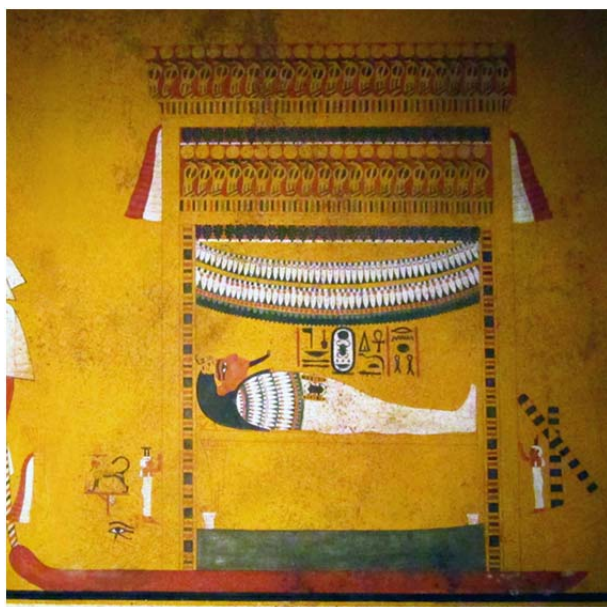


Fig. 3. Toutankhamon sur sa bière portée par un traîneau.


54. Le terme est féminin en égyptien.

3.3.3. *Bn*

Les recherches impliquant l'adverbe *bn*, qui exprime la négation à l'aide de deux phonogrammes figurant un pied posé sur l'eau, se sont avérées peu concluantes. Il est excessivement hasardeux de conclure à un énoncé négatif lorsque l'on est en présence de personnages ayant les pieds dans l'eau. Même s'il a pu y avoir jeux, ceux-ci semblent indémontrables. On notera par ailleurs que la négation *bn* représente un état de langue (le néo-égyptien) peu présent dans le corpus iconographique considéré ici.

3.3.4. *N*

Ce qui nous a semblé beaucoup plus pertinent, par contre, serait de retrouver dans l'image le signe de l'adverbe de négation *n*; le même qui, dans la taxinomie hiéroglyphique, détermine tous les termes de négation, à savoir les épaules levées et les deux mains présentées vides vers le haut. Ce signe est porteur à la fois d'une valeur visuelle renvoyant à la modalité de communication gestuelle et d'une valeur phonétique *n* renvoyant à l'adverbe de négation le plus usité en égyptien.

Le geste effectif dont est issu le signe  devait probablement, à l'origine, indiquer l'absence de possession : on présente ses mains vides à son interlocuteur pour montrer cette absence. Mais le geste convient également pour renforcer des énoncés renvoyant à l'ignorance, à l'impuissance, au manque, au désintérêt, à l'inaction, etc. Le vaste champ sémantique auquel peut s'appliquer cette gestuelle est probablement à l'origine du fait qu'elle s'est rapidement grammaticalisée comme terme de négation générale. Cette modalité gestuelle fonctionne, du reste, autant pour nier des énoncés que des modalités.


Il serait dès lors intéressant de retrouver ce signe dans une image qui exprimerait une négation autre que celles de son champ d'application originel. Or, un tel usage est bel et bien représenté.

La fameuse palette de Narmer, qui célèbre peut-être l'unification de la Haute et de la Basse Égypte à l'époque proto-dynastique, a toujours été considérée comme une étape marquante sur le chemin qui vit la mise en place des principes sémiotiques du système iconographique égyptien, c'est-à-dire le fonctionnement des dérivations tropologiques de l'image lors du passage de l'icône au symbole⁵⁵, et les premiers fondements du système hiéroglyphique.

Or, sur cette palette, on trouve précisément un jeu subtil de négation par la réexploitation iconique du signe susmentionné. Cette négation imagée paraît d'autant plus pertinente qu'elle ne porte sur aucune prédication verbale (elle n'est dès lors pas l'illustration iconique d'une modalité gestuelle), mais bien sur la

55. GOLDWASSER, Orly, *From Icon to Metaphor. Studies in the Semiotics of the Hieroglyphs*, Fribourg, University Press, coll. *Orbis Biblicus et Orientalis* 142 (1995).

notion d'existant (voir § 1.1.), ce qui est attendu puisque la fixation par l'écrit d'énoncés verbalisés n'est apparue que beaucoup plus tard⁵⁶.

La stèle est décorée sur les deux faces. Elle est divisée au recto en quatre espaces distincts soulignés par une séparation, que l'on appelle des lignes de registre. Dans la partie inférieure, on voit un taureau attaquant une forteresse stylisée et piétinant un personnage désarticulé (fig. 4a). Première remarque : le personnage adopte une attitude peu naturelle qui attire l'attention. Là où l'iconographie égyptienne montre généralement des êtres disloqués dont les membres sont disposés de façon aléatoire, comme c'est le cas dans l'espace inférieur du verso de la stèle (fig. 4b), cette image en particulier fait écho au signe graphique  assumant la négation dans le système hiéroglyphique : les deux bras de part et d'autre du corps, mains vides, paumes vers le haut.

L'ensemble figuratif peut donc « être lu », ou en tout cas glosé, étant donné le développement et l'usage de l'écriture à l'époque dont date la palette de Narmer⁵⁷. Et il doit *forcément* l'être sur un mode négatif, sans qu'une alternative positive ne soit permise : « Le taureau puissant (métaphore royale) attaque une forteresse ; son habitant (synecdoque) *n'est plus...* ». L'image use évidemment de transferts tropologiques, telle la métaphore pour réfléchir l'idéologie royale ou la synecdoque pour des raisons de contrainte du support. Le message global est à comprendre « Le roi soumet ses ennemis et les anéantit ». Mais ceci est une paraphrase. L'image nous contraint à le lire sur le mode négatif « Le roi, tel un taureau puissant, a attaqué cette forteresse dont il *n'existe plus* d'habitant »⁵⁸.

Il nous semble qu'il s'agit là du seul exemple de négation effective de l'image et du seul mécanisme permettant de nier dans les systèmes figuratifs. Outre les exemples de négations pragmatiques que l'on rencontre dans toutes les cultures visuelles du monde confondues, la seule façon pour une image de poser un acte d'assertion négative et de *réellement* nier, c'est de le faire en permettant à un signe lexicalisé de réinvestir l'espace visuel. Or, seule une image culturellement liée à une écriture figurative aura la capacité de le faire. Sa portée sémiotique est renforcée par le fait que ce signe-image *se signale* comme lexème à « lire » par la différence qu'il introduit en s'opposant à sa version non lexicalisée au verso de la stèle (cf. § 3.1.1.).

56. Cf. VERNUS, Pascal, « Les premières attestations de l'écriture hiéroglyphique », dans *Aegyptus* 81 (2001), pp. 13-35 ; MORENZ, Ludwig, *Bild-Buchstaben und symbolische Zeichen*, Fribourg, University Press, coll. *Orbis Biblicus et Orientalis* 205 (2004).

57. Il est en effet possible que l'on assiste ici au processus par lequel des figures ont été sélectionnées comme signes pour entrer dans le système d'écriture.

58. La présence physique de l'habitant exterminé sur la surface de la stèle oblige, en français, à comprendre « plus » plutôt que « pas », puisqu'il demeure là comme la trace de son existence passée.



Fig. 4. La palette de Narmer (a) recto (b) verso (c) détail.

4. CONCLUSION

Nous avons postulé, d'entrée de jeu, qu'une image, quelle que soit la culture dans laquelle elle s'inscrit, a la potentialité de véhiculer une idée négative, ne fût-ce qu'allusivement. En revanche, il n'est pas assuré que toutes les cultures aient la capacité de rendre, *par l'image*, un énoncé exclusivement négatif, qui proscrireait toute lecture sur un mode affirmatif. C'est cette spécificité culturelle des modes de représentation de l'Égypte ancienne que nous avons voulu mettre ici en avant.

Nous avons ainsi passé en revue divers mécanismes par lesquels une idée négative pouvait être rendue en Égypte. Si on laisse de côté les négations de type pragmatique, qui semblent assez répandues dans les cultures du monde, les négations qui font directement référence au système linguistique sont par nature spécifiques d'une langue et d'une culture. À cet égard, l'exemple le plus probant est celui de la palette de Narmer, où le geste effectué par l'ennemi terrassé évoque ce que l'on connaîtra pour être le signe hiéroglyphique par excellence de la négation (𓂏).

Ce n'est sans doute pas un hasard si cet exemple demeure, au stade actuel de notre connaissance, un cas isolé. Deux éléments sont à prendre ici en considération. Tout d'abord — et c'est ici une constatation générale —, les négations sont rarement utilisées dans la trame d'une narration⁵⁹. Ensuite — et ceci est une donnée propre à l'égyptien —, l'exemple de la palette de Narmer intervient à un moment où l'écriture hiéroglyphique est toujours dans un stade de formation. Il est donc difficile de décider si l'on a affaire à l'utilisation d'une négation, pleine et entière, déjà complètement grammaticalisée, ou si s'agit de la représentation d'un langage corporel, lequel sera par la suite récupéré par le système hiérogly-

59. WINAND, Jean, « La progression au sein de la narration en égyptien. Éléments d'une grammaire du texte », dans *BIFAO* 100 (2000), pp. 403-435.

phique. L'absence d'attestations de ce signe dans les représentations figurées aux époques ultérieures incite à penser que le cas traité ici est particulier.

La conclusion qui semble s'imposer est que la représentation figurée d'une négation demeure un phénomène exceptionnel, même dans un système comme celui de l'Égypte ancienne, où le départ entre image et écriture n'a jamais été complètement réalisé, les frontières restant volontairement très poreuses. On touche ainsi aux limites, nous semble-t-il, de l'assimilation que l'on peut faire entre langue et image.